

La Corde sensible

Alexandre Luk-Tung – L2 Lettres Modernes

J'allais finir mes études de psychologie quand j'eus besoin, pour mon mémoire sur les paranoïas et les névroses psycho-traumatiques, de me rendre à l'asile d'aliénés de Charenton Saint-Maurice pour y rencontrer un patient qui avait la réputation d'être particulièrement perturbé. C'était un certain monsieur Sade, que la vie avait abandonné et qui n'avait plus eu le loisir de faire apprécier la plus infime sympathie émanant de sa personne à quiconque. Il avait défrayé la chronique lorsqu'on l'avait retrouvé miraculeusement sain et sauf dans les rues de Paris, nu, en plein mois de décembre dans un singulier effroi les yeux grands ouverts sans qu'on eût pu en connaître la raison. C'était pourtant, avant cet incident, un homme tout à fait respectable et respecté qui, dans sa province, n'avait jamais eu à supporter les griefs et les reproches de qui que ce soit. J'arrivais donc devant ce mystérieux bâtiment à un moment où le soleil se couche en cédant une lumière rouge vif et où les ombres deviennent aussi grandes et fines que les démons présents sur les tableaux du XVI^{ème} siècle. Il y avait un grand porche protégeant une grille où l'on pouvait voir, çà et là, des taches de rouille semblables à des empreintes de mains ensanglantées qui l'auraient tachée de leur *crucor*. Un peu plus loin sur une bute, trônait avec majesté un inquiétant château parsemé de vitres hautes où se distinguaient des rideaux à leurs côtés comme si le château en question commençait à fermer ses grands yeux vides. L'air épuisé, on aurait dit qu'il disparaissait face aux ténèbres de la nuit qui commençaient à prendre le dessus sur le rouge crépusculaire.

J'entrai enfin. Je me présentai et on m'amena, non sans un certain délai, devant la personne qui avait motivé ma venue. Venue dont je me serais par ailleurs volontiers passé tant il y avait dans cette forteresse de solitude, un air pesant où l'on ressentait toute la mélancolie et les turpitudes éprouvées par ses occupants. Je notais cependant qu'à part l'infirmière qui m'eut accueilli, je ne vis ni n'entendis personne.

Cependant, ce cher monsieur Sade avait tout de même fini par m'apparaître. Il était encore plus angoissant que je me l'étais imaginé. Donatien de son prénom avait l'air tout à fait épuisé. Il était assis dans un fauteuil à roulettes et portait un habit noir assez long qui ne me laissa pas de marbre tant l'obscurité et la noirceur semblait ici régner en maître.

Sans vouloir éterniser mon voyage, je m'étais hâté de lui expliquer expressément la raison de ma présence en ces lieux en le priant de bien vouloir me raconter les raisons qui l'avaient conduit en cette maison et s'il pouvait, les motifs ou les raisons de ses angoisses les plus vives.

Souriant légèrement, monsieur Sade n'était pas, ce jour-là, désireux de rendre mon labeur davantage pénible. Ayant cependant émis quelques réticences à me conter le récit de ses infortunes, tant celui-ci était étonnant et sujet à la moquerie, il me fit jurer de le croire sur parole et de ne jamais l'interrompre. J'acquiesçai et l'obligeai néanmoins de bien vouloir commencer. Il écouta et devant tant de docilité, il fallut accepter.

« Comme vous le savez sans doute, je suis né d'une bonne famille et n'ai jamais causé de tort à quiconque. Nous possédions un domaine à quelques lieux de Vallon-en-Scève dans lequel je vis le jour. Mes parents, s'étant toujours montrés dignes et aimants, je n'ai jamais eu à manquer de rien. Mais à l'âge où la vie nous abandonne et le corps vient à vieillir, il avait fallu que ma pauvre mère nous quittât en laissant mon père dans un désarroi profond. Il ne tarda pas à la suivre. Profondément affecté par la mort de mes deux parents chéris, je m'étais retrouvé seul à la tête d'une grande fortune sans avoir jamais su ni m'habiller ni me préparer tout seul.

Dans ce temps-là, rongé par l'orgueil et la fierté de ma condition, assuré que jamais rien n'aurait pu m'arriver, je trompais ma tristesse dans une collection d'instruments de musique. Nous avions une grande salle au centre de laquelle trônait un clavecin de 1756, jamais je n'avais eu le droit de le

toucher et encore moins de le jouer. J'acquerrais donc, de façon totalement incontrôlée, une multitude d'instruments que je chinais en salle des ventes ou chez quelques antiquaires amis de la famille. Cette routine dura plus de dix ans.

Un jour, que je me promenais dans les rues de Montmartre, j'entrais dans une discrète boutique dans laquelle j'étais sûr de trouver une nouvelle perle à ma collection. Pourquoi avait-il fallu que, ce jour-là, Dieu écoutât ma pensée ? Cette boutique était sombre, étroite, mais rien ni à l'intérieur ni à l'extérieur ne m'aurait pu insuffler un quelconque présage. À part une chose peut-être, que le propriétaire des lieux, un vieil homme cambré arborant un sourire malin, sans que je n'eusse prononcé une parole, me dirigea d'un pas décidé vers une salle obscure où la lumière ne passait presque plus et où se dégageaient une odeur âcre et une chaleur insoutenable.

Avant d'arriver vers cette auguste salle, nous passâmes devant une multitude d'objets insolites, des vieux livres, des thermomètres de Galilée...

Perdu mais amusé face à tant de désordre, je repris vite mes esprits lorsque j'eus le plaisir de voir un magnifique violon dont la boîte était ouverte. Je n'avais jamais eu le plaisir d'en posséder un. Il trônait fièrement devant moi comme s'il me regardait. Il semblait ancien et avait l'air de beaucoup avoir été joué. Une de ses cordes, le mi, la corde la plus fine et la plus délicate, celle qui chante de la façon la plus suave et la plus sensuelle et douce était toute dorée. Le fin trait de lumière qui accompagnait notre présence la faisait briller de toute sa longueur tant et si bien que je n'eus qu'une seule idée en tête dès lors, l'acquérir. Je voulais cet instrument si beau et si singulier, j'en devenais fou. Il avait en quelques secondes changé mon âme tant et si bien que je devenais agressif, je n'étais plus l'homme fantasque et léger que j'étais en entrant dans ces lieux.

Il fallait que je l'eusse, je le voulais, j'aurais tout donné à cet homme pour qu'il me le donnât et je n'aurais pas supporté qu'il refusât de me le vendre. Feignant d'avoir repris mon calme, je lui proposai un prix, fort élevé, qu'il n'avait jamais dû entendre prononcer dans sa boutique depuis le début de sa carrière. Il resta malgré tout stoïque, contemplant avec sournoiserie l'excitation de mes jambes battant frénétiquement la mesure d'une musique angoissante dont moi seul entendait le son, celle des battements de mon cœur. Celui-ci me procurait une douleur pulsative dans tout le corps tant je sentais mon sang bouger centimètre par centimètre. Capitulant devant la détresse qui était la mienne, le vieil homme consentit à me vendre le terrible objet en me disant cependant que seul mon âme avait pour lui de l'intérêt. À ce moment, ma raison m'avait déjà abandonné, et dès lors on aurait pu me faire accepter n'importe quoi. Je l'autorisai donc à prendre de moi ce qu'il voulût pour peu qu'il me concédât ce délectable violon.

Nous nous dirigeâmes vers la sortie. Il me confia le violon dans sa boîte, une boîte lourde en bois massif et orné qui arborait une discrète fermeture en métal rouillé. Je n'eus pas à déboursier un sou, ainsi, surpris mais non mécontent de mon cadeau, j'accourus chez moi, dans ma demeure pour pouvoir m'y enfermer et y contempler ce divin objet. Je voulais qu'il vînt à moi, à ce moment, un tapis volant ou un cheval capable de fendre les airs pour m'amener directement dans mon château. Comme j'aurais voulu que ces choses merveilleuses se trouvassent à portée de ma main !

Mais il fallait que j'acceptasse de patienter bon gré mal gré dans ma voiture. Le temps me parut interminable et je vous laisse imaginer l'enfer frénétique dans lequel je me trouvais serrant mon violon contre moi si violemment qu'on aurait dit que nos deux corps fusionnaient ensemble. Nous étions en hiver et plus nous avançons en direction du château, plus la neige semblait devenir épaisse et blanche. Je l'entendais craquer sous les roues en bois de la voiture et l'étang qui bordait le domaine était si gelé qu'on aurait facilement eu la possibilité de rouler par-dessus pour arriver plus vite aux portes de la maison.

Nous arrivâmes enfin. Je me précipitai dans la salle de musique où j'entreposais toutes les pièces de ma collection, je m'assis sur la banquette du clavecin, je posai la boîte du violon sur mes genoux et l'ouvris. Le sentiment qui fût le mien la première fois que je le vis n'avait pas changé. Je plongeai mon regard passionné à travers tous les recoins de ce superbe objet et je le contemplais lentement comme on contemple une femme. Timidement, je dirigeais mon doigt sur les cordes pour les faire vibrer, et, quelle ne fût pas ma satisfaction d'entendre leurs sons chauds et puissants.

Les cordes dansaient langoureusement sur toute la longueur du manche et le noir de la touche soulignait avec quelle majesté et quelle noblesse elles frétilaient rapidement. Je fus tout de même surpris de constater qu'elles étaient toutes les quatre accordées à la perfection car quand bien même je ne savais pas jouer du violon, je frémis en écoutant la profondeur du sol jusqu'à l'air claironnant et limpide du mi.

Je fus resté là, durant de longues minutes à caresser sensuellement toutes les parties de l'instrument avant de me décider à le laisser se reposer dans son lit de velours et de bois. Il n'aurait pas fallu que je le salisse ou que je n'en usasse le subtil vernis à trop le toucher. Je fis de la place dans la plus belle de mes vitrines et je l'installais là, au centre de tous mes trésors qui, dès lors, ne trouvaient plus à mes yeux, la même considération qu'avant. Et en contemplant ma collection je fus pris d'un frisson, « sans doute avais-je été touché par le froid » me disais-je.

Trois jours plus tard, je n'étais toujours pas ressorti de chez moi. Cependant, dans la pièce de musique, tout avait changé. J'avais tout enlevé, violes, flûtes, vielles, etc. tout avait été mis autre part ; seul restait le clavecin que j'avais déplacé dans un coin, il avait été l'un des rares survivants face à cette table rase du passé, car sa banquette m'était encore très utile et fort agréable. Le deuxième rescapé de ce nettoyage était bien sûr le violon du vieil homme. Il m'obsédait de plus en plus, et, sans doute, avais-je enlevé les autres instruments pour ne pas qu'ils ne leur fissent de l'ombre et pour que mes regards, à chaque fois que j'entrais dans la salle, ne se tournassent que vers lui.

J'allais le voir tous les jours, je le prenais sur mes genoux et le balançais tendrement en faisant chanter ses cordes. J'avais dans ces moments, presque l'impression que nous échangeons une discussion. Tout se passa comme cela durant quelques jours, entre lui et moi. Néanmoins, un soir, je fus pris de violentes migraines et ces insoutenables tourments me forcèrent à m'aliter quelques heures. La nuit tomba plus vite ce jour-là et je ne pus trouver le courage d'aller rendre visite à l'objet de toutes mes convoitises.

Je restais donc dans mon lit sur le point de succomber face à ces maux de tête que seul un lourd sommeil aurait rendus salutaires quand j'entendis, au loin, à l'opposé de la maison le son d'un violon. C'était une musique timidement soutenue, mélancolique et profonde. D'où avait-elle pu venir ? Je l'entendais pourtant distinctement. Rêvais-je ? Je me précipitai hors de mon lit. Je titubais et je me cognais partout bien que connaissant parfaitement les lieux, tout avait changé. Les poignées de porte n'étaient plus dans le même sens, les marches des escaliers n'avaient plus le même nombre, etc. c'était comme si j'étais face au miroir de ma propre maison. Mais plus je m'approchais de la salle de musique, plus le son de l'ariette était puissant. J'arrivais devant la porte, la musique était vive et brillante, elle montait crescendo, on sentait que l'archet se plaquait sur les cordes de la hausse à la pointe, mon cœur battait en rythme avec cet allegro vivace insoutenable telle une danse slave qui accélère et accélère, le sol vibrait en cadence, tout cela provoquait une tension irrespirable maintenue par la dominante qui ne voulait pas s'écraser sur la tonique, j'étais à bout de souffle, j'étais transpirant. Je me saisis enfin timidement de la poignée de la porte, je l'abaissai et soudain, plus rien. Rien n'avait bougé, il n'y avait personne, rien n'aurait pu avoir eu lieu dans cette pièce, rien n'aurait pu se passer ici, rien.

J'étais complètement abasourdi, fébrile, je m'assis sur la banquette du clavecin et je contemplai le violon, le seul violon de la pièce. Mais ici, rien n'avait bougé, cela ne pouvait être que le fruit de ma pensée. Malgré cela, le violon m'appelait, je le sentais bien. Je savais que cette manifestation, que ce phénomène était un cri, une punition à mon encontre pour ne pas avoir été le voir, pour ne pas avoir été le contempler. Tremblant, je me relevai et sortis de la pièce pour aller me recoucher, c'est à cet instant que je compris que tout était de nouveau normal, habituel, les marches étaient devenues celles que je connaissais, les poignées de porte étaient de nouveau du bon côté, il ne restait plus aucune trace d'un quelconque enchantement, rien.

Je restais, à la suite de ces événements, dans un état léthargique total ne mangeant presque rien et ne dormant plus. J'avais beau essayer de comprendre, je ne comprenais pas d'où avait bien pu venir

cette musique ou plutôt, qui avait bien pu la jouer. Cependant, même si je me rappelais globalement le déroulement des événements, plus j'essayais de me souvenir de la musique, plus celle-ci devenait lointaine à la manière d'un rêve dont on essaie en vain de se souvenir et qui se dissipe toujours plus à mesure que l'on essaie de s'en rappeler. Pourquoi avait-il fallu ce jour-là que je me trouvasse dans un état si délirant ?

Plusieurs jours avaient passé sans que rien ne se produise de nouveau. Il faut dire que j'étais totalement terrifié à l'idée qu'une telle scène se reproduisît. Il a pourtant fallu qu'une fois encore, mon esprit se retrouvât persécuté de nouveau par des éléments extraordinaires.

Il était très tard ce jour-là, la neige tombait follement dehors et bien que la cheminée eût été allumée et qu'elle scintillait de toutes ses forces, il faisait étrangement chaud à l'intérieur de la maison. Une chaleur sèche totalement écrasante au point que de la buée se formait sur les vitres et que tout mon corps dégoulinait de sueur. J'étais en habit de nuit mais la chaleur extrême qui régnait me contraignit vite à me dénuder au point de me retrouver, en quelques minutes, dans le plus simple appareil. Cela n'avait jamais été arrivé. Depuis toujours j'avais reçu les principes de l'habillement et avais toujours été habitué, en tant que dandy, de me parer des plus somptueux habits et cela se reflétait même jusque dans les tenues du soir.

Était-ce l'effervescence des flammes qui ce jour-là avait inondé la demeure d'une chaleur suffocante ? Je ne pouvais l'entendre, pourquoi diable, la cheminée aurait-elle produit cet effet, quand bien même cela n'était jamais arrivé auparavant ? Je commençais à entrer dans une détresse nouvelle. En voulant me lever, mes jambes tremblaient, je peinais à respirer et je me sentais étrangement faible. Je parvins toutefois à me dresser sur les jambes et me dirigeais vers la cheminée pour y espacer les bûches et ainsi essayer parvenir à faire mourir un peu le feu. C'est à ce moment, qu'à l'instant même où j'allais toucher le tisonnier quelle ne fût pas ma stupeur lorsque j'entendis au loin à l'étage, le son de mon violon claironner au loin. Je crus devenir complètement fou, mon corps tout entier s'était mis à frissonner et mes yeux, grands écarquillés n'osaient plus quitter le vide dans lequel ils s'étaient plongés.

Je fus resté là quelques instants qui me parurent être des heures. Retrouvant soudainement une once de raison, je me précipitai au premier. Cette fois-ci je ne comptai plus les marches, je les enjambai par deux ou par trois, je faillis même tomber. Une fois arrivé en haut, je courus de plus belle pour arriver enfin juste devant la porte derrière laquelle s'échappait cette musique. Elle était toujours aussi vive, toujours aussi puissante. Elle ne détonnait pas de la première fois. Elle montait et montait encore, on aurait cru que jamais les notes arrivaient au bout de la corde et que celle-ci était sans fin. L'écoute de ce morceau était suffocante et étouffante.

Je remarquai également que bien que n'étant plus à proximité de la cheminée il faisait ici encore plus chaud qu'en bas, je manquais de m'évanouir. Lorsque je touchai la poignée de la porte, qui était encore une fois à l'inverse de son habitude, celle-ci était brûlante. Je l'abaissai et poussai la porte pendant que mon cœur battait la chamade. J'espérais de toutes mes forces qu'à la fois je trouvasse qui me jouait ce tour absurde et qu'à la fois, je ne rencontrais personne. Qu'allait-il se passer ? Comment allais-je bien pouvoir réagir ?

Je poussai enfin la porte. La musique n'avait pas déchanté, je l'entendais encore. J'ouvris enfin les yeux, j'étais à cet instant face au coupable, au responsable de tous mes maux.

Au moment où ma vue se figea et où l'image de la réalité m'apparut enfin nettement, que vis-je ? Quel ne fut pas mon terrible abasourdissement lorsque je pus constater que mon violon était tenu et avait donc été joué par une femme !

Elle était tout ce qu'il y avait de plus ravissant. Elle se tenait debout, droite dans une somptueuse robe en longue mousseline blanche. Il se passa un long moment de silence pendant lequel je me fus fixé par son regard. Un regard doux et tendre qui me contemplait de toute ma longueur, de haut en bas avec un étonnement léger par lequel se voyait une douce lèvre fine légèrement rosée. Ses yeux étaient d'un velours profond et me regardaient comme si jamais elle n'avait vu un homme et sa peau, laiteuse n'avait jamais dû avoir été effleurée par une main d'un sexe opposé au sien.

La façon dont elle tenait mon violon, lui conférait une stature protocolaire qui me glaçait le sang. J'étais comme un juvénile chiot attendant fébrilement sa partenaire lors des premiers jours de printemps.

J'étais soumis à tant d'étonnement et de questionnement que j'en eusse oublié à cet instant que je totalement nu devant elle. Cependant n'eut pas l'air de la déranger tant elle et moi, nu et en robe de mousseline fine, nous ressemblions à deux nouveaux Adam et Ève se rencontrant pour la première fois dans une nature généreuse et affriolante. Nous étions à ce moment dans une douce rêverie dont je ne saisisais pas encore tous les tenants et les aboutissants, mais dans lequel, malgré tout, j'étais comme heureux de me trouver.

Cet air glacial qu'elle arborait et ce teint de neige écarlate m'enchantèrent au plus profond de mon âme lorsque je fus soudain pris d'une interrogation étrange. En effet, je remarquai qu'en bas de son corps, collé à ses talons, se figeait sur le sol une ombre singulière. Elle était massive et n'avait pas la même disposition, ni la même forme que ma douce visiteuse. La silhouette était plus petite et plus épaisse, d'une obscurité opaque qui malgré le clair-obscur se distinguait par sa forme malingre. Qu'est-ce que cela pouvait-il bien signifier ? J'avais devant moi la plus belle qu'il m'eût été donné de voir et à côté d'elle, collées, comme si elles ne faisaient qu'un, des ténèbres brumeuses qui me semblaient presque familières.

À cet instant, transi par une chaleur de plus en plus écrasante et par un froid glacial, qui émanait de mon inopportune amie, je me sentis tout à fait indisposé, j'avais soudainement ressenti des nausées, des maux de tête, des courbatures effroyables... C'était comme si une part de moi avait été enlevée de force, je n'avais plus aucune consistance.

Là, mes yeux commençaient à se fermer légèrement et dans le trouble de l'effroi, le visage de la femme que je trouvais si beau il y a quelques instants s'était soudainement métamorphosé. Ses yeux étaient rouges et à ses côtés son ombre grandissait de plus en plus. Il en sortit petit à petit un vieil homme biscornu et courbé. À ses côtés la femme disparaissait lentement en me cédant un sourire sadique. Ses sourcils étaient pliés et elle cambrait sa tête. En un instant, elle avait disparu.

L'homme maintenant, avait monopolisé toute mon attention. Il arborait lui aussi des yeux rouge cramoisi. Immédiatement, je le reconnus. C'était bien évidemment le vendeur de la boutique de Montmartre ! Il m'apparaissait distinctement et je le reconnaissais parfaitement. Il suffit que je m'attardasse sur lui quelques secondes pour que ressurgît à ma mémoire l'échange que nous avions eu ensemble il y a déjà plusieurs semaines. « Impossible », me disais-je ! Je compris de ce fait l'explication à tous les mystiques phénomènes auxquels j'avais été en proie ces derniers temps.

J'étais cependant terrorisé. Que pouvait-il bien faire et comment avait pu apparaître de cette façon ? Plus il se révélait, plus je sentais s'abattre sur mon corps une pression étourdissante qui m'aurait fait perdre connaissance si je ne possédais pas à cette époque solide stature.

Mon cœur ne discontinuait pas de se serrer et enfin tremblant devant cet être inquiétant, je compris à son allure et à l'effet qu'il avait sur moi, la raison de sa venue.

Il me revenait en tête notre échange lors de cet après-midi funeste dans sa boutique où j'avais, sans le savoir, signer tacitement l'acte de ma perte. Je n'avais pas prêté attention à ce qu'il disait tant j'avais été hypnotisé, mais c'était vrai, c'était mon âme qu'il était venu chercher. Qu'aurais-je voulu, à ce moment, pouvoir revenir en arrière pour m'arrêter. Il fallait donc, ce jour-là, que je périclitasse. J'étais transi d'épouvante. Qu'allais-je bien pouvoir faire. Il me contemplait de ses yeux rouges et de son sourire satisfait et malin. Paniqué, je mobilisai mes dernières forces et dans un cri de frayeur je m'élançai hors de la pièce, laissant derrière moi le luciférien individu qui ne se lassait pas de me regarder en riant d'une voix grave, lourde et écrasante. Je traversai le couloir, descendis les marches en m'appuyant contre la balustrade, j'ouvris la grande porte en bois de l'entrée et sortis dehors en courant.

Il faisait terriblement froid, mon corps, passant d'une chaleur torride à un froid glacial reçut un choc. Le vent soufflait de toute sa puissance et une neige de diamant tombait à gros flocons. Mes pieds s'y enfonçaient jusqu'aux chevilles mais je ne perdais pas la cadence. Je m'enfuis d'ici le plus

rapidement possible abandonnant tout. Je ne pensais à rien. À rien d'autre que partir chercher de l'aide et fuir le plus loin où mes jambes seraient en capacité de me porter.

Je traversais la forêt, entièrement dévêtu dans l'obscurité étouffante de la nuit. J'aurais voulu me ressaisir et retourner chez moi mais c'eût été trop difficile, j'étais encore trop effrayé.

J'arrivais plusieurs heures plus tard à Paris. J'avais totalement perdu la notion de temps. Je ne savais plus rien, ni qui j'étais, ni où j'étais. Je ne ressentais même plus rien. J'avais réussi à échapper à la mort, m'étais-je dit. Seul cela compta pour moi.

Et c'est ainsi qu'on me trouva. Et c'est la raison pour laquelle jusqu'ici, tout le monde me prenait pour un impudique, un fou. Jamais je n'eus le courage de conter mon histoire. La seule chose que j'ai pu dire était qu'un précieux violon en voulait à ma vie. Mais malheureusement comme jamais le Malin n'oublie son dû, lorsqu'on fut allé chez moi, dans l'espoir de trouver une explication, on me rapporta qu'aucun violon ne s'y trouvait.

J'y suis donc moi-même retourné quelque temps plus tard et bien convaincu, toujours dans mon esprit cartésien, qu'il n'avait pas pu disparaître, je décidai à mettre le feu à ma demeure. Les flammes dansaient emportant avec elles toute ma jeunesse, tous mes souvenirs et toute ma vie. Je fus interné dans cet asile dans les jours qui suivirent cet épisode et jamais plus je n'en sortis.

Mais le chant du violon me hante toujours, jour et nuit je l'entends et je ne me sens jamais complètement seul. Le vieil homme m'attend et je sens que son courroux s'abat sur moi toujours plus intensément. Je suis malgré tout heureux de pouvoir me confier et j'espère que cela me sera salutaire. Mais en tout cas, si je n'ai pu me délivrer de lui, alors il faudra donc que je me délivre moi-même. »

Ces paroles dites, je me retrouvais complètement stupéfait. Je n'avais pu prendre aucune note durant tout le récit. Jamais il ne m'eût été donné d'entendre une histoire à la fois si touchante et si confuse. Pourquoi avait-il fallu que ce pauvre vécût toutes ces infortunes ?

Je sentais que, pour ma part, je ne serai plus jamais le même homme. J'étais resté bouleversé par tant d'éléments indiscutablement discordants qui ne pouvaient cependant pas être complètement inventés. Que fallait-il en penser ?

Je rentrais chez moi plus perturbé que jamais convaincu que je ne me remettrais jamais. Et c'est ainsi que quelques jours plus tard, toujours ébranlé par notre rencontre, j'appris dans la chronique locale qu'un événement tragique avait eu lieu. Un patient de l'asile d'aliénés de Charenton Saint-Maurice était mort d'un arrêt cardiaque.